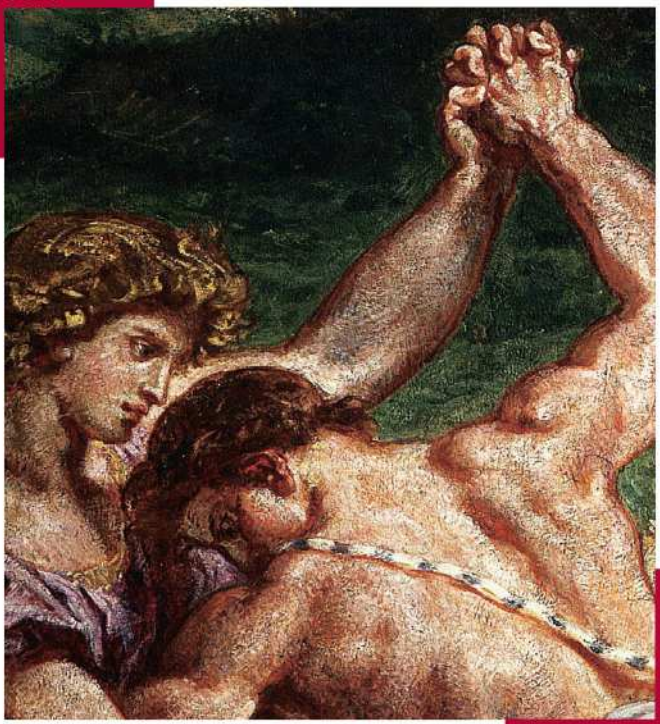
André Gide

Les Faux-Monnayeurs

Texte intégral
+ dossier par Frédéric Maget

20e siècle

+ Lecture d'image par **Agnès Verlet**



folioplus classiques

Extrait de la publication

André Gide

Les Faux-Monnayeurs

Dossier et notes réalisés par
Frédéric Maget

Lecture d'image par
Agnès Verlet

Extrait de la publication

Frédéric Maget est professeur de lettres modernes. Il est l'auteur de *Colette. Livret pédagogique* (Livre de Poche, 2004) et il a édité notamment *Dialogues de bêtes*, *Mère et fille. Correspondances de Mme de Sévigné, George Sand, Sido et Colette* (« Folioplus classiques » n°s 36 et 112) et *Le Blé en herbe* (Flammarion, « Étonnants classiques »). Il collabore à la revue *TDC* (Colette, Senghor, Char…). Il est depuis 2003 secrétaire général de la Société des amis de Colette.

Maître de conférences en littérature française à l'Université de Provence (Aix-Marseille I), **Agnès Verlet** centre de plus en plus ses recherches sur les rapports entre la littérature et les arts plastiques (peinture, sculpture). Elle travaille également sur la mémoire, l'inscription, la trace. Dans ce double registre, elle est l'auteur de plusieurs ouvrages, *Les Vanités de Chateaubriand* (Droz, 2001), et *Pierres parlantes, florilège d'épitaphes parisiennes* (Paris-Musées, 2000). Collaborant au *Magazine littéraire* et à *Europe,* elle a publié un roman et des nouvelles.

© *Éditions Gallimard, 1925*
pour Les Faux-Monnayeurs,
2008 pour la lecture d'image et le dossier.

Sommaire

Les Faux-Monnayeurs 5
Première partie : Paris 9
Deuxième partie : Saas-Fée 183
Troisième partie : Paris 245

Table des chapitres 421

Dossier

Du tableau au texte
Analyse de *La Lutte de Jacob avec l'ange* d'Eugène Delacroix (1855-1861) 427

Le texte en perspective 441
Mouvement littéraire : *La crise du roman* 443
Genre et registre : *Le roman à l'épreuve du miroir* 461
L'écrivain à sa table de travail : *Un roman carrefour* 475
Groupement de textes : *La mise en abyme* 484
Chronologie : *André Gide et son temps* 493
Éléments pour une fiche de lecture 500

Les Faux-Monnayeurs

Extrait de la publication

Extrait de la publication

À Roger Martin du Gard

je dédie mon premier roman
en témoignage d'amitié profonde.

A. G.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Première partie

Paris

Extrait de la publication

Extrait de la publication

I

« C'est le moment de croire que j'entends des pas dans le corridor », se dit Bernard. Il releva la tête et prêta l'oreille. Mais non : son père et son frère aîné étaient retenus au Palais ; sa mère en visite ; sa sœur à un concert ; et quant au puîné[1], le petit Caloub, une pension le bouclait au sortir du lycée chaque jour. Bernard Profitendieu était resté à la maison pour potasser son bachot ; il n'avait plus devant lui que trois semaines. La famille respectait sa solitude ; le démon pas. Bien que Bernard eût mis bas sa veste, il étouffait. Par la fenêtre ouverte sur la rue n'entrait rien que de la chaleur. Son front ruisselait. Une goutte de sueur coula le long de son nez, et s'en alla tomber sur une lettre qu'il tenait en main :

« Ça joue la larme, pensa-t-il. Mais mieux vaut suer que de pleurer. »

Oui, la date était péremptoire. Pas moyen de douter : c'est bien de lui, Bernard, qu'il s'agissait. La lettre était adressée à sa mère ; une lettre d'amour vieille de dix-sept ans ; non signée.

« Que signifie cette initiale ? Un V, qui peut aussi bien être un N… Sied-il d'interroger ma mère ?… Faisons crédit

1. Cadet.

Extrait de la publication

à son bon goût. Libre à moi d'imaginer que c'est un prince. La belle avance si j'apprends que je suis le fils d'un croquant[1] ! Ne pas savoir qui est son père, c'est ça qui guérit de la peur de lui ressembler. Toute recherche oblige. Ne retenons de ceci que la délivrance. N'approfondissons pas. Aussi bien j'en ai mon suffisant pour aujourd'hui. »

Bernard replia la lettre. Elle était de même format que les douze autres du paquet. Une faveur[2] rose les attachait, qu'il n'avait pas eu à dénouer ; qu'il refit glisser pour ceinturer comme auparavant la liasse. Il remit la liasse dans le coffret et le coffret dans le tiroir de la console. Le tiroir n'était pas ouvert ; il avait livré son secret par en haut. Bernard rassujettit les lames disjointes du plafond de bois, que devait recouvrir une lourde plaque d'onyx[3]. Il fit doucement, précautionneusement, retomber celle-ci, replaça pardessus deux candélabres de cristal et l'encombrante pendule qu'il venait de s'amuser à réparer.

La pendule sonna quatre coups. Il l'avait remise à l'heure.

« Monsieur le juge d'instruction et Monsieur l'avocat son fils ne seront pas de retour avant six heures. J'ai le temps. Il faut que Monsieur le juge, en rentrant, trouve sur son bureau la belle lettre où je m'en vais lui signifier mon départ. Mais avant de l'écrire, je sens un immense besoin d'aérer un peu mes pensées — et d'aller retrouver mon cher Olivier, pour m'assurer, provisoirement du moins, d'un perchoir. Olivier, mon ami, le temps est venu pour moi de mettre ta complaisance à l'épreuve et pour toi de me montrer ce que tu vaux. Ce qu'il y avait de beau dans notre amitié, c'est que, jusqu'à présent, nous ne nous étions jamais servis l'un de l'autre. Bah ! un service amusant à

1. Terme péjoratif qui désigne un paysan ou un rustre.
2. Ruban fin et étroit.
3. Variété de marbre.

rendre ne saurait être ennuyeux à demander. Le gênant, c'est qu'Olivier ne sera pas seul. Tant pis ! je saurai le prendre à part. Je veux l'épouvanter par mon calme. C'est dans l'extraordinaire que je me sens le plus naturel. »

La rue de T…, où Bernard Profitendieu avait vécu jusqu'à ce jour, est toute proche du jardin du Luxembourg. Là, près de la fontaine Médicis, dans cette allée qui la domine, avaient coutume de se retrouver, chaque mercredi entre quatre et six, quelques-uns de ses camarades. On causait art, philosophie, sports, politique et littérature. Bernard avait marché très vite ; mais en passant la grille du jardin il aperçut Olivier Molinier et ralentit aussitôt son allure.

L'assemblée ce jour-là était plus nombreuse que de coutume, sans doute à cause du beau temps. Quelques-uns s'y étaient adjoints que Bernard ne connaissait pas encore. Chacun de ces jeunes gens, sitôt qu'il était devant les autres, jouait un personnage et perdait presque tout naturel.

Olivier rougit en voyant approcher Bernard et, quittant assez brusquement une jeune femme avec laquelle il causait, s'éloigna. Bernard était son ami le plus intime, aussi Olivier prenait-il grand soin de ne paraître point le rechercher ; il feignait même parfois de ne pas le voir.

Avant de le rejoindre, Bernard devait affronter plusieurs groupes, et, comme lui de même affectait de ne pas rechercher Olivier, il s'attardait.

Quatre de ses camarades entouraient un petit barbu à pince-nez, sensiblement plus âgé qu'eux, qui tenait un livre. C'était Dhurmer.

« Qu'est-ce que tu veux, disait-il en s'adressant plus particulièrement à l'un des autres, mais manifestement heureux d'être écouté par tous. J'ai poussé jusqu'à la page trente sans trouver une seule couleur, un seul mot qui peigne. Il parle d'une femme ; je ne sais même pas si sa robe était rouge ou bleue. Moi, quand il n'y a pas de couleurs,

Extrait de la publication

c'est bien simple, je ne vois rien. » — Et par besoin d'exagérer, d'autant plus qu'il se sentait moins pris au sérieux, il insistait : « Absolument rien. »

Bernard n'écoutait plus le discoureur ; il jugeait malséant de s'écarter trop vite, mais déjà prêtait l'oreille à d'autres qui se querellaient derrière lui et qu'Olivier avait rejoints après avoir laissé la jeune femme ; l'un de ceux-ci, assis sur un banc, lisait l'*Action française* [1].

Combien Olivier Molinier, parmi tous ceux-ci, paraît grave ! Il est l'un des plus jeunes pourtant. Son visage presque enfantin encore et son regard révèlent la précocité de sa pensée. Il rougit facilement. Il est tendre. Il a beau se montrer affable envers tous, je ne sais quelle secrète réserve, quelle pudeur, tient ses camarades à distance. Il souffre de cela. Sans Bernard, il en souffrirait davantage.

Molinier s'était un instant prêté, comme fait Bernard à présent, à chacun des groupes ; par complaisance, mais rien de ce qu'il entend ne l'intéresse.

Il se penchait par-dessus l'épaule du lecteur. Bernard, sans se retourner, l'entendait dire :

« Tu as tort de lire les journaux ; ça te congestionne. »

Et l'autre repartir d'une voix aigre :

« Toi, dès qu'on parle de Maurras [2], tu verdis. »

Puis un troisième, sur un ton goguenard, demander :

« Ça t'amuse, les articles de Maurras ? »

Et le premier répondre :

« Ça m'emmerde ; mais je trouve qu'il a raison. »

---

1. Revue bimensuelle puis journal quotidien, à partir de 1908, du mouvement monarchiste d'extrême droite du même nom. Ses principaux animateurs furent Charles Maurras (1868-1952), Jacques Bainville (1879-1936) et Léon Daudet (1868-1942).

2. Après avoir participé avec Jean Moréas (1856-1910) à la création de l'école romane, « chapelle » de l'école symboliste, Charles Maurras se consacra à l'exposé de ses thèses nationalistes et monarchistes. Il dirigea à partir de 1908 la version quotidienne de *L'Action française*.

Extrait de la publication

Puis un quatrième, dont Bernard ne reconnaissait pas la voix :

« Toi, tout ce qui ne t'embête pas, tu crois que ça manque de profondeur. »

Le premier ripostait :

« Si tu crois qu'il suffit d'être bête pour être rigolo !

— Viens », dit à voix basse Bernard, en saisissant brusquement Olivier par le bras. Il l'entraîna quelques pas plus loin :

« Réponds vite ; je suis pressé. Tu m'as bien dit que tu ne couchais pas au même étage que tes parents ?

— Je t'ai montré la porte de ma chambre ; elle donne droit sur l'escalier, un demi-étage avant d'arriver chez nous.

— Tu m'as dit que ton frère couchait là aussi ?

— Georges, oui.

— Vous êtes seuls tous les deux ?

— Oui.

— Le petit sait se taire ?

— S'il le faut. Pourquoi ?

— Écoute. J'ai quitté la maison ; ou du moins je vais la quitter ce soir. Je ne sais pas encore où j'irai. Pour une nuit, peux-tu me recevoir ? »

Olivier devint très pâle. Son émotion était si vive qu'il ne pouvait regarder Bernard.

« Oui, dit-il ; mais ne viens pas avant onze heures. Maman descend nous dire adieu chaque soir, et ferme notre porte à clef.

— Mais alors… »

Olivier sourit :

« J'ai une autre clef. Tu frapperas doucement pour ne pas réveiller Georges s'il dort ?

— Le concierge me laissera passer ?

— Je l'avertirai. Oh ! je suis très bien avec lui. C'est lui qui m'a donné l'autre clef. À tantôt. »

Extrait de la publication

Ils se quittèrent sans se serrer la main. Et tandis que Bernard s'éloignait, méditant la lettre qu'il voulait écrire et que le magistrat devait trouver en rentrant, Olivier, qui ne voulait pas qu'on ne le vît s'isoler qu'avec Bernard, alla retrouver Lucien Bercail que les autres laissent un peu à l'écart. Olivier l'aimerait beaucoup, s'il ne lui préférait Bernard. Autant Bernard est entreprenant, autant Lucien est timide. On le sent faible ; il semble n'exister que par le cœur et par l'esprit. Il ose rarement s'avancer, mais devient fou de joie dès qu'il voit qu'Olivier s'approche. Que Lucien fasse des vers, chacun s'en doute ; pourtant Olivier est, je crois bien, le seul à qui Lucien découvre ses projets. Tous deux gagnèrent le bord de la terrasse.

« Ce que je voudrais, disait Lucien, c'est raconter l'histoire, non point d'un personnage, mais d'un endroit — tiens, par exemple, d'une allée de jardin, comme celle-ci, raconter ce qui s'y passe — depuis le matin jusqu'au soir. Il y viendrait d'abord des bonnes d'enfants, des nourrices, avec des rubans… Non, non… d'abord des gens tout gris, sans sexe ni âge, pour balayer l'allée, arroser l'herbe, changer les fleurs, enfin la scène et le décor avant l'ouverture des grilles tu comprends ? Alors l'entrée des nourrices. Des mioches font des pâtés de sable, se chamaillent ; les bonnes les giflent. Ensuite il y a la sortie des petites classes — et puis les ouvrières. Il y a des pauvres qui viennent manger sur un banc. Plus tard des jeunes gens qui se cherchent ; d'autres qui se fuient ; d'autres qui s'isolent, des rêveurs. Et puis la foule, au moment de la musique et de la sortie des magasins. Des étudiants, comme à présent. Le soir, des amants qui s'embrassent ; d'autres qui se quittent en pleurant. Enfin, à la tombée du jour, un vieux couple… Et, tout à coup, un roulement de tambour ; on ferme. Tout le monde sort. La pièce est finie. Tu comprends : quelque chose qui donnerait

Extrait de la publication

l'impression de la fin de tout, de la mort… mais sans parler de la mort, naturellement.

— Oui, je vois ça très bien, dit Olivier qui songeait à Bernard et n'avait pas écouté un mot.

— Et ça n'est pas tout ; ça n'est pas tout ! reprit Lucien avec ardeur. Je voudrais, dans une espèce d'épilogue, montrer cette même allée, la nuit, après que tout le monde est parti, déserte, beaucoup plus belle que pendant le jour ; dans le grand silence, l'exaltation de tous les bruits naturels : le bruit de la fontaine, du vent dans les feuilles, et le chant d'un oiseau de nuit. J'avais pensé d'abord à y faire circuler des ombres, peut-être des statues… mais je crois que ça serait plus banal ; qu'est-ce que tu en penses ?

— Non, pas de statues, pas de statues, protesta distraitement Olivier ; puis, sous le regard triste de l'autre : Eh bien, mon vieux, si tu réussis cela, ce sera épatant », s'écria-t-il chaleureusement.

Extrait de la publication

2

Il n'y a point de trace, dans les lettres de Poussin, d'aucune obligation qu'il aurait eue à ses parents. Jamais dans la suite il ne marqua de regrets de s'être éloigné d'eux. Transplanté volontairement à Rome, il perdit tout désir de retour, on dirait même tout souvenir.

PAUL DESJARDINS[1]
(*Poussin*).

Monsieur Profitendieu était pressé de rentrer et trouvait que son collègue Molinier, qui l'accompagnait le long du boulevard Saint-Germain, marchait bien lentement. Albéric Profitendieu venait d'avoir au Palais une journée particulièrement chargée : il s'inquiétait de sentir une certaine pesanteur au côté droit ; la fatigue, chez lui, portait sur le foie, qu'il avait un peu délicat. Il songeait au bain qu'il allait prendre ; rien ne le reposait mieux des soucis du jour qu'un bon bain ; en prévision de quoi il n'avait pas goûté ce jourd'hui, estimant qu'il n'est prudent d'entrer dans l'eau, fût-

1. Professeur et journaliste français (1859-1940). Il racheta au début du XXe siècle l'abbaye de Pontigny, où il organisa ultérieurement des rencontres annuelles d'intellectuels auxquelles participa André Gide.

Extrait de la publication

154973

Les Faux-Monnayeurs
André Gide

Cette édition électronique du livre
Les Faux-Monnayeurs d'André Gide
a été réalisée le 17 juillet 2012
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070349609 - Numéro d'édition : 233923).
Code Sodis : N53486 - ISBN : 9782072476440
Numéro d'édition : 245617.

Extrait de la publication